

## AU NOM DU PÈRE

**M**ercredi 14 mars 2001, je me rends au déjeuner organisé par le général Crène, chef d'état-major de l'armée de terre (« Cémat » pour ses camarades de la promotion Camerone), dans sa résidence des Invalides. Éric Britsch, secrétaire de la promotion, nous a envoyé, à mon frère Xavier et à moi, une invitation. Après quelques hésitations relatives à mon emploi du temps, j'accepte de me rendre à ce rendez-vous parisien. D'ailleurs, cela ne représente pas un grand défi géographique pour moi qui habite Paris. À midi, je saute dans un métro, direction l'esplanade des Invalides et me voilà devant la porte des appartements du général Crène. Guidée par le brouhaha, je me dirige vers les salons au fond de l'appartement. Un buffet a été dressé avec goût. Les appartements sont très beaux. Je découvre une assemblée exclusivement masculine, mélange de tenues militaires et de costumes civils. Je me demande si j'ai bien fait de venir seule ; si Xavier avait été là, j'aurais sans doute été plus à l'aise. Je prends une grande inspiration et entre dans le salon. J'aperçois deux têtes connues qui me sont chères, « ils » sont là, je suis sauvée. Dominique me prend sous son aile protectrice et me présente à plusieurs de ses voisins. Je parle théâtre avec Michel, nous évoquons mon prochain rôle de capitaine dans les forces armées canadiennes pour un projet théâtral que je monte avec ma troupe pour cet été. Puis d'Anselme vient me saluer très gentiment, comme à chaque fois que l'on se rencontre. Je lui dis que cela me fait bizarre d'être la seule femme de l'assemblée puisqu'il n'y a aucune épouse à ce déjeuner. Il me répond avec un sourire : « Cela n'a rien à voir, vous, vous faites partie de la promotion ! »....

En effet, mon histoire, ou plutôt devrais-je dire, notre histoire, celle de mon frère et de moi-même, est liée en partie à cette promotion. Cela remonte à près de quarante ans maintenant quand notre père, Christian Mouillard, était élève officier à Saint-Cyr dans la section Daviron. Après Coët, il intègre l'école d'application de l'artillerie à Châlons-sur-Marne.



8 juin 1967.

Lors d'un bal des officiers, il rencontre sa future épouse. Le 8 juin 1967, Anne-Marie et Christian se marient en l'église Saint-Louis des Invalides, avec la traditionnelle voûte d'acier formée par quelques camarades de promotion. En poste à Tarbes, au 35<sup>e</sup> régiment d'artillerie parachutiste de 1968 à 1971, Christian est promu au grade de jeune papa, avec l'arrivée de Xavier, le 18 juin 1968, date combien historique pour lui. Puis c'est à mon tour de pointer le nez par une belle matinée ensoleillée de janvier 1970. La vie suit son cours entre manœuvres et biberons. La famille Mouillard va encore s'agrandir en cette année 1971. Papa rejoint alors le cours des capitaines à Châlons-sur-Marne et s'installe avec tout son petit monde là-bas. À partir du 29 mars, il participe au stage de spécialisation sol-air à l'école de spécialisation antiaérienne de Nîmes qui devait s'achever le 17 avril 1971. Pour les vacances de Pâques, nos parents avaient prévu de rendre visite à nos grands-parents paternels qui s'étaient établis à Malaga. Mon grand-père maternel, médecin, leur demande de nous laisser chez eux car nous sommes, Xavier et moi, encore affaiblis par une rougeole. Il conseille également à ma mère de ne pas partir dans son état de grossesse avancée. En vain. Nos parents ne sont jamais revenus de ce voyage en Espagne. Comme prévu, ils décollèrent, le 11 avril. Le soir même, mes grands-parents paternels appelaient pour les prévenir que le temps était mauvais dans le sud de l'Espagne. Personne, dans ma famille maternelle, ne savait à quel hôtel ils étaient descendus ce soir-là, lors de leur escale à Barcelone. La tour de contrôle de Barcelone les autorisa à reprendre leur route, le lendemain matin. Leur avion, un monomoteur que Papa avait acheté après l'obtention de son diplôme de pilote privé, s'écrasa ce 12 avril 1971 sur un col de la sierra de Baza, à cause du très mauvais temps, pluie et neige, qui régnait sur place.

En apprenant la triste nouvelle, la promotion Camerone a décidé de nous prendre pour filleuls. C'est à ce titre que je me trouve là, en ce mercredi du mois de mars.

Nous bavardons avec de Wargny qui travaille sur un projet de livre sur la promotion. Il l'a présenté lors de la dernière réunion à l'École militaire, le 30 septembre 2000. Je lui demande si cela avance selon ses espérances et il me propose alors d'écrire un article, proposition que je refuse poliment. Que pourrais-je dire sur la promotion, sur la vie des militaires, moi qui suis fille de militaire sans l'être. Je n'ai jamais connu les casernes, les incessants déménagements, les absences prolongées pour cause de manœuvres... Fin mars, je reçois un petit mot de Wargny : « Ce petit mot pour vous encourager à écrire quelques lignes sur des parents que vous n'avez pas connus, à raconter ce qui vous a poussée à prendre contact avec la promo et comment vous la voyez... ». J'hésite un bon moment, puis je me laisse fléchir, tout en me demandant si j'arriverai au bout de cette entreprise.

Après le décès de nos parents, nous avons été confiés à la sœur cadette de ma mère et à son mari médecin. Ils firent pour nous tout ce qu'ils pouvaient même s'il leur était difficile de rivaliser avec des parents trop peu connus,

idéalisés par leur tragique destinée. En ce qui me concerne, étant âgée de quinze mois au moment de leur mort, je n'ai malheureusement aucun souvenir conscient d'eux. Xavier, mon frère, qui avait presque trois ans au moment des faits, en a quelques-uns. On pourrait penser que c'est plus facile de tirer un trait sur quelqu'un dont on ne souvient pas. Mais pour moi ce fut le contraire. Pour pouvoir faire le deuil de ces événements, il a fallu que je me les réapproprie. Combien de fois me suis-je demandé qui j'étais, combien de fois ai-je eu l'impression de n'être la fille de personne parce que je n'avais pas de souvenirs auxquels m'accrocher. Je me sentais déracinée. Pendant notre enfance, nous connaissions la promotion Camerone de façon assez diffuse. Nous savions que nous avions « plein de parrains, tout un régiment de parrains » que nous ne connaissions pas. Tout juste, comme disent les enfants dans les cours de récré pour épater les petits copains : « Ben moi, mon papa il est gendarme, ou pompier, ou que sais-je ! », je me disais pour me consoler : « Ben moi je n'ai pas de papa, mais j'ai plein de parrains... » même si cela restait très flou pour moi. À la maison, notre oncle et notre tante nous parlaient peu de nos parents et des manifestations de ce parrainage, ne voulant sans doute pas nourrir les fantasmes qu'avait fait naître cette tragique destinée, ne souhaitant pas nous singulariser plus que nous l'étions déjà.

Au contraire, chez mes grands-parents maternels qui vivaient dans le souvenir de leurs enfants perdus, il y avait le livre de la promotion, l'appartement-musée, les affaires militaires de mon père, son uniforme de saint-cyrien dont j'étais si fière. D'ailleurs, à chaque défilé du 14 juillet à Paris que je regardais à la télé, je pensais à lui en voyant les casoars passer, je pensais à ce 14 juillet 1964 où il avait défilé avec tous ses camarades. Dans le Loir-et-Cher, où nous vivions chez notre oncle et notre tante, nous recevions, pour nos anniversaires ou pour Noël, des courriers des différents secrétaires de la promotion, bien souvent accompagnés d'un cadeau ou d'un chèque. Ma tante se faisait un devoir d'envoyer une réponse, un remerciement.

Puis quand je fus en âge de le faire, je suis devenue le porte-parole des enfants Mouillard. C'est bien connu, les garçons n'aiment pas écrire autant que les filles. Je me souviens surtout de Baudot et aussi de Pinatelle, que j'ai rencontré par la suite. En décembre 1987 et 88, Pinatelle nous avait envoyé les vœux de la promo ainsi qu'un chèque pour Noël. J'ai conservé le bulletin n° 16 de la promotion du printemps 1988, ainsi que le bulletin « Spécial 25 ans » du printemps 1990 où nous avons eu le plaisir de trouver dans les nouvelles des familles, un extrait d'une lettre que j'avais envoyée, en février 1989, à Pinatelle pour le remercier de son courrier de bonne année, l'informer que notre oncle était malheureusement décédé à Noël et lui faire part de l'avancée de nos études respectives. J'avais alors vingt ans et je faisais mes études à la faculté de pharmacie de Tours



Cécile Mouillard

et Xavier était en école d'ingénieur à Paris. À partir de ce moment-là, je reçus à Tours les nouvelles de la promotion, par l'intermédiaire des bulletins et des invitations aux réunions. En 1992, alors que nous étions invités à la réunion qui avait lieu à Aubagne, les 26 et 27 septembre. Xavier et moi avons décidé de nous y rendre pour la première fois, afin de mettre enfin un visage sur les noms des personnes avec qui nous correspondions. Nous espérions, sans nous le dire, rencontrer des camarades qui avaient connu notre père. Profitant d'un séjour de quelques jours à Marseille, nous sommes allés à Aubagne, un peu intimidés, il est vrai. Sur place, nous avons été chaleureusement accueillis par Le Flem, organisateur de l'événement. D'Anselme, le père Système, a fait pour l'occasion un discours de bienvenue à notre intention et nous a remis lors du dîner la plaque souvenir du parrainage de la promotion Tom Morel. Le lendemain, nous avons visité un centre pour les légionnaires malades et nous avons acheté du vin, portant le label de la promotion Centenaire de Camerone, que produit la Légion. Ce premier contact chaleureux nous a beaucoup touchés, même si aucun camarade de la section de notre père n'était présent. Tout naturellement, Xavier demanda à Le Flem d'être son parrain pour sa remise de galons d'aspirant, en mars 1993, à l'école d'application du génie d'Angers. Il lui fit l'amitié d'accepter. Ce jour-là, j'ai pleuré en voyant Xavier dans son uniforme « terre de France », parmi les plus grands de sa compagnie. J'étais fière de lui et j'aurais tellement voulu que notre père soit là et mon frère aussi, même s'il ne me l'a pas dit. La présence de Le Flem me rappelait qu'il était malgré tout présent dans nos cœurs. Xavier était très flatté d'avoir pour parrain un membre de la promotion, de surcroît colonel. Ce fut une journée formidable avec la visite du musée de l'école d'application d'Angers, puis le soir, nous sommes allés dîner avec lui. Je le remercie encore, car il a fait preuve d'une belle amitié ce jour-là tant il a pris son rôle à cœur.

Après la première expérience réussie d'Aubagne, nous avons souhaité participer à la réunion qui a eu lieu à Paris, en septembre 1993, à l'école Polytechnique. À la dernière minute, Xavier n'a pas pu m'accompagner et j'y suis allée seule. Cette réunion est restée pour moi la plus importante, car elle m'a permis de rencontrer Dominique et Michel. À la fin de la messe, un homme grand et élancé s'est approché de moi et il m'a regardée en me disant combien il était heureux de rencontrer la fille de son ami Christian. « Ne t'inquiète pas, je vais m'occuper de toi. ». Il m'a présentée à Michel qui était aussi un ami de papa et nous nous sommes installés à la même table pour déjeuner. J'étais si contente de rencontrer enfin des personnes qui l'avaient côtoyé. J'avais faim à cette époque de connaître l'homme qu'il avait été, des anecdotes amusantes sur lui, de découvrir ses qualités mais aussi ses défauts, qui le rendraient plus vivant.

plus authentique que l'image idéale que j'avais de lui d'après les photos. En parlant de photos, c'est à la réunion suivante à Saint-Germain-en-Laye, le 7 juin 1997, que j'ai rencontré Bordron qui m'a envoyé par la suite des photos inédites de mon père. Je le remercie encore, car cela me touche beaucoup. Cette fois-là, Xavier a pu m'accompagner. Nous y avons retrouvé Dominique et Michel. Je me souviens de la visite du château organisée pour les épouses, pendant que les hommes débattaient des actualités militaires. J'ai eu le plaisir de retrouver en particulier madame Le Flem qui m'a tenu compagnie à cette occasion. Je précise que les épouses des camarades ont toujours été très accueillantes avec nous. C'est intimidant d'arriver quelque part où on ne connaît quasiment personne. Lorsque je suis avec mon frère, c'est plus facile. Mais avec ses activités professionnelles, comme responsable de chantier en Pologne, ainsi que sa participation à l'école de spécialisation des officiers de réserve du service d'état-major, sa présence aux réunions n'est pas toujours une chose aisée. Je me souviens de la réflexion d'une épouse lors de la réunion à Polytechnique qui, pendant toute la messe, se demandait quel camarade atteint du démon de midi avait bien pu épouser une si jeune femme, et qui fut visiblement très soulagée d'apprendre que j'étais. La visite du musée de l'Armée aux Invalides, lors de la dernière réunion de promo en septembre 2000, reste aussi un très bon souvenir ainsi que la conférence de Crène sur l'armée de métier, donnée le même jour. Quelqu'un m'a abordée en me disant qu'il était content de voir la fille de son copain Christian avec lequel il avait fait de la plongée. Il a ajouté que je n'avais pas besoin de *badge*, car je ressemblais assez à mon père tant par ma taille que par la forme de mon visage. Malheureusement, il s'est éclipsé à la fin de la conférence de Crène sans que je puisse discuter plus longuement avec lui.

■ Je ne suis pas dupe de moi-même, je sais que c'est la quête du père qui m'a conduite vers la promotion Camerone. J'ai toujours entendu parler de l'armée comme d'une grande famille, de la solidarité que l'on y trouve. Peut-être étais-je à la recherche de réconfort ? Je cherchais surtout à savoir qui il était. À vingt ans je me rendais compte que je comparais mes petits amis avec mon père, leur reprochant inconsciemment de n'être pas grand comme lui, de n'être pas aussi brillant que lui. Le père n'est-il pas le premier grand amour d'une fille ? J'ai vite réalisé que si je n'essayais pas de régler cela une bonne fois pour toutes, je risquais de toujours courir après lui, à travers les hommes de ma vie. Il fallait que j'accepte l'inacceptable. Je n'avais pas demandé à vivre et je devais vivre sans mes parents. Ils m'avaient abandonnée malgré eux et je devais vivre avec. Ce fut un travail long et douloureux. J'ai souvent essayé d'imaginer ma vie de fille de militaire, déménageant de caserne en caserne, fréquentant les lieux réservés à mon milieu et épousant au final un capitaine. Je ne sais pas si cela m'aurait plu. Ma vie aurait-elle été toute tracée ? Il y a des moments où je me disais que je me torturais pour rien, à imaginer des choses qui ne seraient jamais. Si mes parents avaient vécu, j'aurais été différente, sans m'en rendre

compte, j'aurais accepté leurs références comme étant les miennes ou bien j'aurais eu une adolescence rebelle en m'opposant à tout, l'armée, l'Église, la famille et cela m'aurait permis de me détacher d'eux pour construire mon propre chemin d'adulte. Mais rien de tout cela n'est arrivé. Je vivais donc dans le fantasme qu'avec eux la vie aurait été plus belle, que si mon père avait vécu, il aurait été là pour moi dans les moments importants de ma vie. Il m'aurait consolée, conseillée, encouragée et soutenue. Mais tout cela était très idéalisé. Quel père aurait-il été vraiment : présent, absent, impliqué, autoritaire, câlin, compréhensif, généreux... ? Je ne le saurais jamais. J'ai bien quelques pistes données par les camarades de promotion rencontrés au gré des réunions, en particulier par Michel, Dominique ou Robert. « Brillant » et « doué » sont deux mots qui reviennent souvent. Dominique m'a parlé de sa lutte au coude à coude avec Crène pour la première place de la promo, à Coët. Apparemment, il réussissait tout ce qu'il entreprenait et je suis sûre qu'il aurait fait une brillante carrière. Sportif, il montait à cheval, faisait de la plongée sous-marine parfois uniquement habillé d'un pull et d'un maillot de bain, il aimait passionnément la montagne et le ski. C'était un excellent skieur, m'a dit Robert. Il aimait les avions. Dominique et Michel m'ont fait découvrir un jeune homme fantaisiste qui faisait des blagues, des excès de vitesse au volant de sa voiture quand il s'agissait de gagner le record du retour sur Paris, un bon vivant, un peu coureur de jupons, qui aimait séduire et être séduit. J'aurais voulu que la vie me laisse le temps de me faire aimer de lui. Il en a été autrement et c'est ainsi.

J'ai mis du temps à accepter son absence, le vide qu'il a laissé dans mon cœur. Dominique et Michel m'aident un peu. Ils représentent beaucoup pour moi. Ils ne seront jamais mon père, ils ont leur vie, leur famille, mais par leur présence dans les moments importants de ma vie, ils sont un peu ce père qui me manque, une figure paternelle, un substitut pour quelques heures. Ils font preuve d'une fidèle amitié et j'ai le sentiment que mon père est un peu là avec eux. Le 8 juin 1996, après une année de démarches administratives, j'ai organisé une cérémonie pour le rapatriement des corps de mes parents enterrés en Espagne pendant 25 ans. Depuis toute petite, je voulais les ramener en France, je ne m'expliquais pas alors pourquoi c'était si important pour moi. Le souhait de petite fille a été remplacé par une démarche consciente d'adulte de revivre une histoire pour se l'approprier et en faire le deuil. La présence d'un membre de la promotion de mon père était indispensable pour moi. Je remercie Dominique et Michel de s'être associés par la pensée ou par la présence à ce moment-là. J'avais également pris contact avec Crène sur les conseils de Michel, pour l'informer de mon projet. Bien que ne me connaissant pas personnellement, et ne pouvant se déplacer à cause de ses importantes fonctions, il m'a répondu au téléphone très gentiment et assuré de sa sympathie pour mon père. Cela m'a touchée. Lors de ma soutenance de thèse, en mars 1999, Michel était présent. Pour fêter mes 30 ans en 2000, Dominique m'a fait une belle surprise, lors d'une visite à

Paris. Ce sont des moments comme ça où mes parents, et en particulier mon père, me manquent le plus. J'aurais souhaité qu'ils soient fiers de moi, qu'ils soient là tout simplement. Ils restent dans le cœur de ceux qui les ont connus et cela me reconforte.

La promotion Camerone m'a donné l'occasion de rencontrer des gens qui ont partagé une même passion avec mon père pour leur métier. Bien sûr, j'ai créé des liens différents en fonction des personnes. Avec Michel, Dominique et quelques autres, j'ai des liens plus personnels. Viennent ensuite les membres actifs de la promotion comme le père Système d'Anselme, le trésorier Prunier-Duparge, ou les secrétaires successifs Pinatelle et Britsch avec qui j'ai des rapports chaleureux. Au bout de quelques années, on a l'impression de se connaître un peu. Puis il y a les camarades dont je ne sais pas grand-chose et réciproquement. Pourtant, leurs visages me deviennent familiers à force de les croiser aux réunions. Une chose est sûre, je suis contente d'être venue à la rencontre de mes « parrains ». Cela m'a permis de faire la connaissance de personnes qui comptent aujourd'hui pour moi. Je pense que mon père aurait été fidèle à sa promotion. J'imagine qu'il aurait pris à cœur de venir aux réunions. Je le fais pour lui, en mémoire de lui, pour perpétuer son souvenir. Et avec le temps qui passe, je crois que d'Anselme va finir par avoir raison. Un jour viendra peut-être où j'aurai le sentiment d'être vraiment à ma place au sein de cette promotion.

Caroline Mouillard  
2001

## MOMENTS DE VIE

Plus à l'aise sur un terrain de tennis, l'écriture d'exercice que je pratique peu, mais l'on m'a demandé d'écrire un témoignage sur ma vie de militaire d'officier, alors je vais m'y employer.

J'ai fait la connaissance de Pierre-Yves en 1968, au 2S, à l'école d'application du génie, à Angoulême. Mon oncle avait eu l'heureuse idée de m'y inviter pour que je découvre un peu le « cheptel féminin ». Coup classique : ils se sont aimés, se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. Enfin seulement deux, Emmanuel et Camille.



Pierre-Yves

J'entrai donc ainsi dans la famille militaire, milieu inconnu pour moi et que je considérais comme étrange et dépassé. Pierre-Yves était quelqu'un de dynamique, d'enthousiaste, convaincu et convaincant. Bref, avec le temps, sa vie se révélait passionnante et mouvementée.

Après notre mariage, nous nous sommes installés à Castelsarrasin où mon mari servait au 17<sup>e</sup> régiment de génie parachutiste de Montauban. C'est là que j'ai fait ma connaissance avec la communauté militaire. J'y fus très bien accueillie.

L'héritier du nom, notre petit garçon, est né à Montauban le 5 mai 1968, juste avant notre départ pour Coëtquidan. C'est un passage obligé pour Pierre-Yves. C'est là que j'ai vraiment senti l'esprit de communauté qui règne entre les familles de militaires. Encore aujourd'hui nous évoquons ces souvenirs avec les amies de cette époque. Cela fait partie de notre « anciens combattants », mais dans ce milieu c'est de la guerre. Coëtquidan reste encore aujourd'hui mon lieu de souvenir, notre fille Camille y est née. Ce fut une période de constantes relations : nous avons beaucoup reçu et nous fûmes aussi beaucoup invités.

Diverses mutations ont succédé et toujours la famille suivait. S'adapter était le maître-mot. Paris et Strasbourg dans la foulée, où Pierre-Yves va commander le régiment de péniches du Rhin. La vie y était monotone, mais j'ai pu me remettre sérieusement à ma passion qui perdure encore aujourd'hui. Nous avons également profité de la proximité de la Forêt Noire et de l'Alsace pour découvrir ces belles régions.